

HARAMUYA (Burkina Faso, 1993) de Drissa Touré, avec Abdoulaye Kaba, Abdoulaye Komboudri, Ali Malagouin, Sidiki Sanogo. En salles le 10 janvier.

haramuya sort du récit traditionnel africain, et se confronte directement au problème majeur de l'Afrique aujourd'hui : l'urbanisation. Il est impossible, à la vision du film, de ne pas penser à *Short Cuts*

d'Altman, voire à *Grand Canyon* de Kasdan ou *Confusion chez Confucius* d'Edward Yang, puisque Drissa Touré choisit de dresser un portrait de sa ville, Ouagadougou, au travers d'une collection de petites histoires individuelles, plus particulièrement des petites misères de chacun. Les villes africaines se sont développées à une vitesse inconnue ailleurs (tout juste un siècle), *contre* les hommes plutôt qu'avec eux (« *La ville, c'est l'arrêt de la vie des hommes* », est-il dit dans le film). Drissa Touré filme la prostitution, les voleurs de mobylettes, la drogue, l'école coranique et ses enfants-mendiants... en nous donnant une vision à la fois inquiétante et attachante, parfois drôle, de Ouagadougou et de ses *rejetés* (les *haramuya*). Il ne se prive pas non plus, à la fin du film, de dénoncer le cliché occidental de l'Afrique « tribale », en nous renvoyant à la figure la guerre en Bosnie, lors d'un plan sur le JT d'une chaîne française. Mais comme les personnages apparaissent puis disparaissent sans que l'on ne sache trop pourquoi, on finit par se perdre dans le dédale de la ville comme du récit.

T.C.